

Au vallon de la "chette"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AU BERCEAU DU « CONTEUR »

Un de nos amis, M. Blanc, qui vient de faire un voyage dans le midi de la France, nous rapporte les lignes et les vers suivants, qu'a bien voulu lui remettre, à notre intention, M. Henri Renou, de Lausanne, qui, en 1861, fonda avec Louis Monnet notre journal, à la rédaction duquel il resta attaché pendant une année ou deux.

Nous remercions sincèrement M. Renou de cette aimable attention et l'assurons du fidèle souvenir du *Conteur vaudois*.

RETENU dans mon fauteuil de paralytique, je contemplais mélancoliquement les buissons de roses et les palmiers du jardin de la petite villa de St-Maurice, à Nice, maintenant dans toute sa beauté printanière, lorsque le timbre de la porte d'entrée retentit.

Qui donc vient visiter un pauvre reclus ? Joie ! C'est un ami, et qui plus est un compatriote de cette ville où une jeunesse lointaine m'initia aux premières émotions de la vie.

Comme il fut bon et doux de parler du passé avec M. Blanc et sa charmante femme, qui l'accompagnait dans son tour de la Riviera.

Dans la conversation le mot *Conteur vaudois*, vint à être prononcé... et ce fut tout un monde de souvenirs !... Je revois encore le petit café de la rue Haldimand ou voilà, tout-à-l'heure, un demi-siècle, Louis Monnet et moi, dans une joyeuse soirée de St-Sylvestre, projections de fonder un petit journal étranger à toute politique et consacré uniquement aux *dits Vaudois* aux échos du *terroir*, ne redoutant pas ces locutions populaires empreintes de malice quelquefois et souvent de savoureuse bonhomie.

Les patois du Jorat et de Lavaux devaient même avoir accès au *Conteur*, et l'on sait les noms de ceux qui ont si allègrement accompli cette tâche.

Le journal parut et Louis Monnet commença à écrire ses amusantes chroniques populaires qui firent la joie des grands et des petits... Et puis voilà les circonstances de la vie me firent aller au loin, bien loin, tandis que notre bonne petite feuille poursuivait sa paisible carrière. Aujourd'hui, plusieurs des amis attachés aux destinées du *Conteur* sont allés m'attendre dans les mystérieux pays de l'au-delà où je vais les rejoindre plus qu'incessamment... quoi ? Une question de jours... d'heures peut-être. Enfin ! ce m'est encore une douceur de la vie que d'avoir pu serrer la main d'un ami de *chez nous*. A titre de *souvenir* cet ami veut bien me demander quelques lignes que ma main a bien de la peine à tracer..., mais cet effort je le fais volontiers.

Je copie donc pour le *Conteur* quelques-uns de mes derniers vers *inédits*, envoyant à la jeune génération mes vœux de bonheur et de prospérité. Et ce faisant ce n'est pas la Lausanne, cité universitaire, devenue grande ville cosmopolite que j'entrevois, mais j'ai la vision lointaine de mon bon petit Lausanne de jadis, alors que la cathédrale avait encore sa flèche légère

dominant les collines enchantées et les horizons verdoyants formant la ceinture du chef-lieu du canton de Vaud ; et j'entends encore des voix de petites filles tournant en rond au son des *belles cloches*, les veilles de grandes fêtes, et chantant :

C'est une grande perche
Pour abattre les noix...

ou bien :

C'est un beau château,
Va-t-en villes, villes et vaux ..

Hélas ! les noix sont abattues, les châteaux sont détruits et le mirage de *l'autrefois* se dissipe comme ce petit nuage rose qui s'en va finir dans le lointain de la mer bleue.

HENRI RENOU.

L'ENFANT PIQUÉ

A Monsieur Charles Bouis.

Dans un berceau de roseau tendre
A l'ombre d'un vieil accacia,
Le gros bébé qu'on vient d'étendre
Sur le duvet, dort si bien là.

Ses petites mains, dans son rêve,
Se ferment sur le linge blanc,
A peine son souffle soulève
Le voile au tissu transparent.

La jeune mère est là qui veille
Sur le chérubin adoré,
Et pendant que l'enfant sommeille
Elle vole aux songes dorés !

Le bruit d'une onde qui murmure
A deux pas, dans le grand jardin ;
Et la torpeur de la nature
Inclinent son col sur son sein.

Dans ce nid perdu dans l'espace,
Dormiez, dormiez, chères amours,
Ainsi pense l'ange qui passe :
Sur vous je veillerai toujours.

Sur le penchant de la colline
Où fleurit le trèfle à foison,
L'ouvrière abeille termine
Son travail de chaque saison.

Son butin alourdit son aile ;
Vers la ruche il faut retourner
Et l'insecte au devoir fidèle
Ne songe plus à butiner.

Mais voici qu'un bouton de rose
Arrête son vol un instant.
Ce bouton n'est pas autre chose
Que la bouche d'un bel enfant.

Et l'âcre baiser de l'abeille
Sur le col du pauvre petit
Pose son empreinte vermeille
Et l'enfant jette un faible cri.

Déjà la maman a bondi.
Son baiser couvre la piqure
Et l'innocente créature
Malgré son « bobo » lui sourit.

Tableau charmant, fraîcheur du monde,
Sur le sein que l'effroi surprit,
Comme un amour qui se blottit
Bébé cache sa tête blonde...

Figure aux changeantes lueurs...
Ainsi qu'un médaillon de Sèvres,
Le sourire éclot sur tes lèvres
Quand tes yeux se mouillent de pleurs.

HENRI RENOU.

La leçon de religion

Dans une école enfantine du sud de l'Allemagne, on attend la visite d'un inspecteur ecclésiastique. Le maître, pour mettre ses élèves en valeur, place au premier banc les trois meilleurs et répartit entre eux les paroles du « Credo » :

— Toi, tu diras : « Je crois en Dieu le père » ;
toi : « Je crois en Jésus-Christ » ; et toi : « Je crois au Saint-Esprit. » C'est bien compris ?

Et il procède à plusieurs répétitions fort bien réussies.

Arrivée de l'inspecteur. Après les formalités d'usage, il passe aux interrogations. S'adressant au second des élèves :

— Crois-tu en Dieu, petit ?

— Non, monsieur l'inspecteur.

Scandale, émoi, signes désespérés du maître d'école.

L'inspecteur pose à nouveau la question. Et, cette fois, l'enfant de répondre :

— Non, monsieur l'inspecteur : ce n'est pas moi qui crois en Dieu, c'est Hans.

AU VALLON DE LA « CHETTE »

On nous écrit d'Yvonand :

Il y a quelques années, deux dames en séjour à Yverdon étaient allées au Chêne-et-Pâquier, rendre visite à des parents. C'était au moins d'octobre. Au retour, elles descendirent par le ravin de Vaux pour rejoindre à Yvonand le train qui devait les ramener en ville. Au bas de la pente occidentale de la colline de St-Martin, après avoir passé le premier pont du ruisseau venant de Molondin et le deuxième pont, situé un peu plus bas, elles se trouvèrent à une bifurcation : le chemin de gauche conduit à Yvonand en passant au Martinet, près de la Grotte à Baptiste ; celui de droite, ou de Covet, passe au pied de hautes parois de rochers, à l'orient de St-Martin, où s'élevait jadis un château-fort.

Près de là, à mi-hauteur de la colline, du côté de Chavannes, on rencontre une esplanade — les Grandes-Danses — avec une ouverture, trois mètres plus haut, nommée le Trou-à-Giroud. Le site est fort pittoresque, mais le passage dangereux à certains moments, car des pierres tombent de temps en temps du haut des rochers. Il y a une vingtaine d'années, un jeune homme de dix-neuf ans, domestique au Chêne-et-Pâquier, fut tué net. L'enquête faite par M. le juge de paix ne permit pas de savoir s'il y avait eu accident ou si quelqu'un avait roulé le caillou dès la carrière de Chavannes.

C'est aux Grandes-Danses qu'en 1909 feu le professeur Schenk fit faire des sondages et des fouilles, pensant avoir trouvé une station préhistorique. Nous croyons tout simplement que

c'est le rendez-vous des bohémiens; c'est pour cela qu'il y a tant de cendres et de débris d'écuellés. Quant aux deux ou trois squelettes découverts au cours des travaux, ce sont les sépultures de ces gens.

Mais il y a autre chose : chaque samedi, la « chette » se réunit dans ce lieu solitaire. Vers minuit, Belzébuth arrive avec son violon, se place à l'entrée du Perte-à-Dzerou et fait danser ses affiliés. Quand ils ont assez tourné, il descend, se plante au milieu d'eux, les questionne sur ce qu'ils ont fait, en les encourageant à continuer. Aux uns, il donne des herbages secrets; à d'autres des pots de graisse pour faire périr les porcs, avorter les vaches ou faire boiter les chevaux. Malheur à l'indiscret qui voudrait aller écouter! Il serait bientôt précipité dans le ruisseau.

Ce vallon sauvage est le paradis des renards, martres, blaireaux, chouettes, effraies. Les anciens souterrains de Saint-Martin et les anfractuosités des rochers leur fournissent des retraites assurées.

Pour en revenir à nos voyageuses, elles prirent le chemin de droite. Au bout de quelques instants, des ronces interceptèrent leur passage, et, comme la nuit arrivait rapidement, ne sachant que faire, elles se blottirent sous un buisson. Pour comble de malheur, une pluie fine se mit à tomber. Un peu plus tard, les cris lugubres du chat-huant résonnèrent contre les parois de rochers, tandis que les renards se répondaient d'une rive à l'autre. Un petit chien, qui accompagnait ces dames, les quittait à chaque instant pour se mettre à la poursuite du gibier. On peut se représenter l'affreuse nuit qu'elles passèrent dans ces parages! N'osant faire un pas, crainte de tomber à l'eau, elles durent attendre le jour pour retourner sur leurs pas. Appeler au secours eût été peine perdue, car nul voyageur ne s'aventure par là de nuit, et les maisons les plus rapprochées sont à une trop grande distance pour que les appels puissent être entendus. Elles rentrèrent au Pâquier transies et complètement mouillées. Inutile de dire qu'elles ne repassèrent plus par ce chemin-là. »

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

I. Formes diverses de la sincérité religieuse, par Paul Stapfer. — La Maison jaune. Scènes de la campagne genevoise, par J. des Roches (Seconde et dernière partie). — III. Un étudiant à Paris en 1819. Lettres et fragments inédits de Rodolphe Töpfer. — IV. Les monastères du mont Athos, par Louis Seylaz. — V. Poésies, par F. Roger-Cornaz. — VI. L'arthritisme, ses causes et son évolution, par le Dr J. Taillens. — VII. Quelques scènes comiques de la vie militaire en France, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. — VIII. Chroniques parisiennes, italienne, hollandaise, américaine, suisse allemande, politique. — XIV. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

La route ensorcelée.



Il est curieux d'observer l'effet bizarre qu'exercent les bons vins sur le système humain de la locomotion. Pour regagner au plus tôt sa demeure, le pocharde — contrairement à l'axiome le plus élémentaire de la géométrie — s'évertue à trouver dans la ligne courbe le plus court chemin d'un point à un autre. Il zigzague à travers la route, décrivant en sa course hasardeuse les arabesques les plus compliquées et les plus fantaisistes. C'est de là que vient la descriptive expression parisienne « faire du feston ».

Un homme « festonnait » donc l'autre soir dans une large avenue. Ce n'était point un ivrogne; au contraire, c'était une personnalité bien connue, un savant qui s'en revenait d'un grand banquet donné en l'honneur d'une sommité

scientifique. Il était tard; la lune, en son plein, éclairait d'une lueur blafarde la route que striaient de larges traits noirs l'ombre des arbres aux grands fûts rectilignes.

Dans l'ombre d'un de ces troncs, une petite tranchée transversale traîtreusement se dissimulait. L'absorption d'un riche repas, copieusement arrosé, n'a jamais contribué à exercer l'acuité visuelle. Notre homme donna donc dans le fossé et roula de tout son long dans la terre fraîchement remuée.

Tout étourdi de sa chute, il se relève en maugréant, et jure — comme le corbeau de la fable — qu'on ne l'y prendrait plus. Pénétré de cette résolution salutaire, il reprend son chemin, regardant à chaque pas où il pose le pied.

Soudain, il aperçoit une étroite et longue bande sombre, barrant la route :

— Bon ! Encore un fossé ! fit-il.

Et, prenant son élan, il franchit l'obstacle d'un bond.

Un peu plus loin, le même cas se représente. Sans hésiter, il saute de rechef :

— Quelle route dangereuse ! dit-il. Heureusement que j'y vois clair !

Chose bizarre ! Les fossés se multiplient ! A intervalles réguliers, ils coupent la route, et l'homme inquiet se retrouve à chaque instant devant la menaçante tache sombre. De plus en plus furieux, il saute chaque fois en pestant contre l'impéritie des autorités !

A bout de force, exténué par cette gymnastique inhabituelle, il arrive enfin en ville. Il entre dans la première brasserie venue et s'écroule sur une banquette d'un air d'infinie lassitude.

Un ami, le voyant ainsi, s'empresse :

— Qu'as-tu ?

— C'est inouï ! lui répond le malheureux. J'ai dû, pour arriver ici, sauter au moins par-dessus une centaine de fossés qui barraient entièrement la grande route.

— Ce n'est pas possible ! Tu l'as rêvé.

— C'est comme je te dis. De telles choses sont inadmissibles. Il n'y a que chez nous que la voirie est si mal faite !

— Pourtant... Je ne peux pas croire...

— Je te le prouverai.

Et c'est ainsi que le lendemain les deux amis s'en furent sur les lieux pour tirer l'aventure au clair. O miracle ! La route était lisse et plane ! De fossés point, si ce n'est une toute petite fouille, celle dans laquelle le promeneur attardé avait butté tout d'abord.

Que s'était-il donc passé ?

Tout simplement ceci :

Trompé par le premier creux qui se confondait avec l'ombre d'un arbre, le malheureux avait pris pour des fossés la raie sombre que projetaient au travers de son chemin les troncs des grands arbres éclairés par la lune.

Et c'est ainsi que le pauvre diable avait sauté autant de fois par-dessus d'imaginaires tranchées qu'il y avait d'arbres au bord de la route.

BERT-NET.

La bibliothèque du bon patriote.

Par la création de leur admirable collection, le *Roman romand*, les éditeurs Payot et Cie, à Lausanne, mettent à la disposition du public qui lit ou qui désire lire, à des prix fabuleusement bas (60 centimes) les récits et romans complets de nos écrivains les plus aimés, les plus populaires, les plus justement estimés : après *La Carrochonne* et *La Marquise de Bachelin*, viendront les délicieuses *Nouvelles* de Philippe Monnier, puis les vivantes *Scènes de la vie suisse* d'Edouard Rod; puis le savoureux, le pittoresque, l'immortel *Jean des paniers* de Louis Favrat.

Voici enfin qu'a paru le populaire et si émouvant *Journal de Jean Louis* de Alfred Cérésolo, que nul ne peut lire sans émotion et à qui les souvenirs, qu'on ravive ces temps-ci, des éléments d'il y a quarante ans donnent une actualité nouvelle et prenante. Le choix des œuvres d'Alfred Cérésolo qui est offert en outre au public dans ce volume sera goûté par tous les patriotes : corde militaire, corde

patriotique, corde familiale, corde sentimentale même, tout ce qui vit au profond de nos âmes romandes, Alfred Cérésolo, l'exquis conteur, a su le faire vibrer d'une façon unique dans ses récits où se peint si heureusement l'âme saine et joviale, et sentimentale à ses heures, du paysan vaudois qu'est Jean-Louis.

Rien qu'à parcourir le volume on se sent tout ragailardi par des titres sonores et savoureux comme ceux de *David Trinquet*, *Le notaire de Salins*, *Jean Bracailon*, *La Jambe à François*, *Cambillon*, *Ganganet*, *Madelon*, *Rodoillon*, et le *bourreau de Berne*, tous récits vivants et gais où Alfred Cérésolo a su si bien saisir les nuances et les replis de notre âme campagnarde.

Mais il serait superflu d'en dire davantage; cela sentirait la réclame. Le livre dont nous parlons n'en a nul besoin. On peut seulement ajouter qu'il avait bien sa place dans cette excellente collection du *Roman romand* où MM. Payot et Cie ont entrepris de réunir tous les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale et qui sort des presses des *Imprimeries réunies*, à Lausanne.

COUMEIN ON PAIE SON MAIDZO

Voilà cognâta prau Tenot, lo villio tzappoué dè Velâ-Graubon ? L'irè on iadzo tant malado que sè peinsâvan tré ti pèlo veladzo : « L'è binstou réduit, ci pouro Tenot ! » Eh bin, ne lâi vayan gotta, cliau dzein, et Tenot l'è onco plliè solido que leu. S'è tsô-pou rapicollâ, et ora tzappouéze asse rido qu'on dzouveno. Lo lâi corso bin, po cein que l'è on tot brav'homme.

Mon Tenot l'avâi aubliâ du grantein sa maladi, lo maidzo et lè remido, quan l'a réchu on beliet iô l'irè marquâ :

Honoraires du docteur X.

Pour médicaments Fr. 8

Pour 10 visites : » 40

En tout Fr. 48

— Euh ! tè bourlâi pî ! quarante-houi francs ! que fâ lo tzappoué (lè on boquenet retrein po la mounia), quarante-houi francs !... Lè remido, su bin d'accou de lè payî, m'ant prau fê effet; mâ lè vesetè, lè lâi vu reindre.

LUVI DE LA DÉRUPPA.

AUTOUR D'UN DEMI

ALORS, conseiller, voilà enfin la session terminée. Vous n'en êtes pas fâché, je pense ?

— Ma foi, non, il y a trois semaines qu'on siègeait. Pendant qu'on est à Lausanne, les affaires ne se font pas, à la maison.

— Oh ! enfin, la conseillère est toujours là, tout de même; et les femmes, des jours qu'il y a, ont plus de tête que les hommes.

— Pour sûr, et de langue aussi, les jours de lessive, surtout; et le soir, quand on rentre un peu tard. Pas mèche de pider. Enfin, ce qu'il y a de bon, c'est qu'elles disent les demandes et les réponses.

— Vous en avez fait, de la besogne, cette fois. Ti possible, les papiers n'étaient plus pleins que du Grand Conseil. Mossieu Fallière, l'empereur Guillaume et Cherpillod, le lutteur, devaient être jaloux.

— Ah ! je vous promets, François, qu'on n'a pas chômé. On a un président qui l'expédie les affaires à la vapeur, même à l'électricité. Pas mèche d'aller dîner avant une heure et demie, et alors nix pour les trois décrets d'apéritif. Y fallait d'emblée attaquer la soupe, si on voulait avoir encore quelque chose.

— Alors, vous siégez le matin seulement ? Comme ça vous ne faites jamais que la demi-journée... et vous recevez pourtant toujours la paye entière ?

— Et que ce n'est pas trop ! Vous ne vous figurez pas, mon pauvre François, ce que c'est que de faire d'un matin, cinq ou six lois et autant de décrets, à la filée, avec les amendements, les sous-amendements, tout le diable et son train.

— Oui, sans doute.

— Vous, n'est-ce pas, vous ne faites que des